

comédie touchante, dont le dénouement trop rapide réutilise le topos du naufrage et voit la conversion du méchant. *Le Trésor*, bien accueilli en revanche et représenté de 1767 à 1792, souligne l'intérêt de Lessing pour les formes comiques populaires et joue d'une large intertextualité qui inclut Plaute bien sûr avec son *Trinummus*, Molière et très nettement certaines scènes de *L'Amour médecin* comme E. Jaubert le démontre.

Le volume s'achève par l'édition de la pièce de Rochon de Chabannes, un exemple caractéristique de la pratique de l'imitation (et non de la traduction) telle que le théâtre français en ces années 1770 peut le concevoir. Ce choix d'une réécriture de *Minna von Barnhelm* avec de multiples modifications, dont E. Jaubert donne un aperçu significatif, témoigne de la réception grandissante de Lessing en France sous l'impulsion de Diderot dès 1761 et de Mercier, mais aussi de la persistance d'un goût français qui préfère ces aménagements à la traduction (la pièce, traduite dès 1772, sera retraduite plus tardivement par Friedel).

L'édition scientifique offerte par E. Jaubert ravira non seulement les spécialistes de Lessing, mais ceux du théâtre du 18<sup>e</sup> siècle dans sa pleine dimension européenne.

Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL

Claude-François-Adrien DE LEZAY-MARNÉZIA, *Lettres écrites des rives de l'Ohio*, éd. Benjamin HOFFMANN, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque du 18<sup>e</sup> siècle. série Americana », 2019, 299 p.

L'aventure et l'échec de la présence française entreprise en Amérique du Nord sur les rives du Scioto, affluent de l'Ohio, pour y installer dans les premières années de la Révolution une émigration, sont assez peu connues, malgré l'unique publication faite à Paris en 1800, après une longue censure, des lettres qui composent ce volume et des travaux publiés Outre-Atlantique. Le marquis de Lezay-Marnézia et son fils, Albert, en furent les héros malheureux. L'origine de ce projet de recréer en Amérique une autre Clarens de Jean-Jacques est dans l'installation à Paris au printemps 1789 d'une société d'investissement américaine, dite Compagnie du Scioto, en quête de fonds pour développer des territoires accordés à ces entrepreneurs par le Congrès des États-Unis. Dès le mois d'août de la même année, une société française créée à cet effet par des Français prévoyants de l'avenir finança une opération, à l'origine, douteuse, puisque la société américaine ne possédait pas réellement les droits qu'elle vendait et que les territoires étaient occupés, assez naturellement, par des Amérindiens. Lezay-Marnézia y investit et créa la Société des Vingt-Quatre. Évidemment, ce projet heurta la sensibilité patriotique de la nouvelle classe politique qui y vit une trahison de la France, d'autant que Lezay-Marnézia, élu à la Constituante, était très hostile à sa majorité. Les longues lettres adressées, d'abord au chevalier de Bouffiers en novembre 1790, depuis Marietta, village nommé en l'honneur de Marie-Antoinette, où l'épistolier narre longuement à l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, la visite qu'il reçut de la jolie Paulée, reine des Hurons, puis à Bernardin de Saint-Pierre, le philosophe politique de l'*Arcadie*, inspirateur d'Azile, sa version américaine, depuis Fort Pitt, en novembre 1791, et à son fils, Adrien, enfin, depuis Philadelphie, en décembre de la même année, à l'issue de la « trop désastreuse Compagnie du Scioto », permettent de suivre une aventure, où le rêve américain, qui dissimule parfois une forte désillusion, s'acheva par un retour piteux en France à l'été 1792. En annexe, sont publiés le prospectus de la Compagnie du Scioto et trois textes de 1790 relevant de la querelle qui agita la France révolutionnaire sur le projet : un poème de François Andrieux, « Épître à un émigrant pour Kentucky », l'anonyme : *Le Parlement de Paris établi au Scioto* et un autre anonyme : la *Lettre écrite par un Français émigrant au Scioto*. L'édition est présentée et annotée avec une précision remarquable.

François MOUREAU